

MARCHER AU SOLEIL, extrait

par Christian PERON-DEBARBIERI

-Je ne voulais me moquer de personne... Mais je viens de m'apercevoir que, dans notre petite entreprise, de grosses rivalités se sont fait jour. Il faudra qu'on s'en occupe dès que possible, dès qu'on aura réalisé cette foutue augmentation de capital. Si on laisse les choses en l'état, notre efficacité en pâtira forcément.

-Je ne sais pas de quelles rivalités tu parles, mais je suis d'accord pour reporter cette discussion à plus tard. Allons plutôt jeter un coup d'œil sur nos chiffres de progression, ça nous motivera pour la discussion de midi avec Deguy. D'autant que j'ai convaincu notre banquier principal de nous accorder une facilité de caisse plus importante.

Marie utilise volontiers ce genre de terme un peu ésotérique : facilité de caisse, dans son langage d'initié, ça signifie « découvert ».

Elle l'entraîne vers la dunette : trois des quatre murs y sont éclairés par de larges fenêtres, un vitrage donne sur la salle de réunion, un autre permet d'avoir une vision générale de ce qui se passe dans l'entrepôt, et enfin une grande fenêtre donne sur le parking extérieur. La dunette porte bien son nom, d'autant que plusieurs gravures marines, choisies par Marie encadrent les fenêtres et justifient pleinement ce surnom. Pour le mobilier, un divan, une table basse, deux bureaux avec des fauteuils cuir identiques, deux grands

écrans, un sur chaque plan de travail. Comme l'ordinateur de Marie est déjà allumé, il s'installe sans façons dans son fauteuil. L'écran affiche les données correspondant à l'activité de la semaine passée.

Debout à côté de lui, Marie indique une courbe à l'écran, sur laquelle on distingue nettement une inflexion suspecte. Elle commence à livrer son analyse de cette incongruité, mais il ne l'écoute pas : sa main droite, sous la robe JP Gaultier, a commencé à caresser le mollet de la jeune femme, remonte lentement derrière son genou et atteint sa cuisse. Sous ses doigts vibrant de désir, il sent, au grain de la peau, qu'elle réagit à sa caresse mais, apparemment imperturbable, elle continue son explication qu'il n'entend plus. Sa main, parvenue à mi-cuisse, l'enveloppe doucement. Marie, comme négligemment, plongée dans un discours dont le sens lui échappe, laisse sa main gauche se poser sur cette érection que le tissu du pantalon ne peut plus dissimuler. Du fait des vitrages omniprésents, leur petit jeu ne peut pas aller beaucoup plus loin, mais, tant que ça reste sous la hauteur de la taille, personne ne peut voir, aussi il laisse Marie continuer son argumentation et remonte un peu plus sa main. Elle ne peut réprimer une légère crispation des doigts sur son sexe érigé. De l'autre côté de la vitre, on voit Yolande entrer dans la salle de réunion. Elle se dirige vers le coffre, juste sous la vitre, et s'accroupit devant. On ne la voit plus. Il monte encore un peu sa main et Marie laisse échapper un soupir. Parvenu presque en haut de la cuisse douce, il sent le tissu du slip de la jeune femme au bout de son index. Sa caresse se fait plus tendre pendant que, de la main gauche, Marie pétrit avec

vigueur son pantalon.

Yolande se relève, une chemise cartonnée à la main. En sortant de la pièce, d'un geste habitué, avec l'arrière de son talon, elle repousse la porte du coffre.

Le claquement métallique, définitif, inexorable, de la lourde mécanique se répercute en échos secs et violents, lui rappelle un autre claquement métallique qui le tétanise. D'un coup, il revoit comme s'il y était la lucarne qui laisse passer une clarté laiteuse, le lit de Francis, la table en fer avec son portable ouvert ; distinctement, il entend le bruit de la porte qui se referme derrière lui, Clac. D'un coup, il est ramené là-bas. Sa main s'immobilise, puis redescend le long de la cuisse et du mollet de sa compagne. Mollement, sans force, sans espoir ni courage, son sexe retombe aussi. Marie, soudain muette, le regarde sans comprendre. Anéanti, il est incapable de prononcer le moindre mot d'explication.